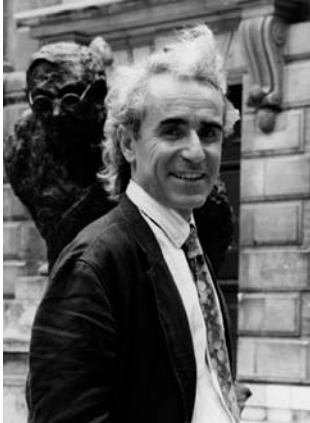


De la virilité aux masculinités

Une brève histoire de l'identité masculine



André Rauch*

Entretien avec André Rauch*

Longtemps, l'identité masculine fut un principe de conformité à respecter, édifié selon des codes de sociabilité qui ont profondément évolué au cours des trois derniers siècles. L'idée s'impose aujourd'hui que nul ne peut assumer son identité sans l'avoir construite.

Être un homme semble aujourd'hui une affaire complexe. Mais peut-être cela a-t-il toujours été le cas. Que peut nous dire l'histoire sur ce sujet ?

Ce que les sociologues nomment la « domination masculine » s'est effectivement transformé depuis la fin du XVIII^e siècle et ces transformations ne se sont pas réalisées sans crises. Un temps, qui n'est pas très éloigné, l'éducation a inclus l'apprentissage de la virilité. Un garçon devait être initié à son « genre ». Plus récemment, le masculin est devenu le concept qui répondait le mieux à l'opposition duelle ou la complémentarité du masculin et du féminin. En introduisant le concept de « masculinités » mis au pluriel, les anthropologues et les historiens ont sans doute insisté sur la construction de soi, les cheminements d'un sujet qui se construit comme homme. En portant l'attention sur la question de la passion amoureuse, on est amené à repérer par quelles voies le XX^e siècle a fait de l'amour la condition sine qua non de la vie heureuse, de la « bonne vie ».

Partons des modes de construction des identités à l'aube de l'époque contemporaine. Une ethnologue comme Yvonne Verdier (*Façons de dire, façons de faire*, Gallimard, 1979) a montré qu'à une sociabilité féminine organisée autour de l'eau (les lavoirs), du fil (la couture) ou du four (cuisine), répondait celle des hommes autour du feu (la forge, la fabrique ou l'usine), de l'alcool (l'estaminet, l'auberge ou le bar), des défis (le duel, la joute ou la compétition). Au village, « Tuer le ver », « boire un canon », « se rincer le gosier » est un rite ; impossible d'y déroger pour qui tient à figurer au club des hommes. La boutique du forgeron, « c'est le forum du pays où seuls les mâles sont admis. C'est le contrepoids moral du lavoir, tribunal de la justice féminine ». À la ville, « se battre ou ne pas se laisser faire », « provoquer ou répliquer à un blanc-bec », « jeter ou relever un défi », « lancer ou accepter un pari ».

* Professeur des universités, André Rauch est chercheur au laboratoire Isor (Images, Sociétés et Représentations) à l'université de Paris 1 Sorbonne. Derniers ouvrages parus : *Pères d'hier, pères d'aujourd'hui. Du paterfamilias au père ADN*, Nathan, 2007. Plus récemment : *L'amour à la lumière du crime. 1936-2007*, Hachette Littératures, 2009.

Vous avez travaillé sur l'imaginaire de la boxe. Que nous dit-il sur l'horizon des identités masculines au XX^e siècle ?

Pratique exclusivement masculine en son temps, la boxe ouvre la voie à plusieurs axes de réflexion sur la question de la virilité.

Sur le ring, le boxeur poursuit la vengeance d'un affront : il a été porté à sa personne dans l'énoncé du « défi » qui précède la signature de tout contrat. Une communauté s'exprime dans la rencontre de « son » boxeur avec le champion d'un autre groupe social, ici d'une autre nation. À travers la violence du combat, l'identité de toute une communauté s'exprime. Il doit y avoir, dans cette liturgie de justice, une affirmation emphatique du champion et de sa supériorité. Des déclarations provocantes l'assortissent obligatoirement. Beaucoup plus qu'une action dont l'issue permet de déclarer un vainqueur, le combat devient la réplique d'une communauté indignée contre une autre (en France, Italiens et polonais immigrés, plus récemment noirs, nord-africains, sud-américains..).

Cette supériorité ne se réduit pas à la technique des coups. Le vainqueur a valorisé le droit du plus fort. Qu'il ait lancé le défi ou qu'il l'ait relevé, peu importe, du moment que la défaite porte un nom et que le vaincu ait été *puni*, comme disent les boxeurs pour faire de la défaite une pénitence, et du vaincu un coupable. Il a rétabli le droit de la force physique, en un mot il a fait valoir le droit de la virilité.

Le corps du boxeur est un lieu de tensions. La boxe exerce sa violence sur les besoins et les appétits ; elle joue sur les pulsions et les désirs. Un comportement *normal* sur le ring serait profondément honteux, insupportable à regarder. Un boxeur doit apprendre à inhiber son propre instinct de survie : en cela il illustre fièrement les vertus et les valeurs masculines. Il doit maîtriser des pulsions qui poussent naturellement à échapper aux souffrances et fuir l'inconnu. Entretiens organisés, visites à la presse, déclarations télévisées l'attestent : tout boxeur annonce solennellement qu'il est déterminé à se battre, il jure qu'il n'a rien d'autre à cœur que de broyer son adversaire, que son désir de vaincre l'emporte sur celui de se mettre à l'abri des souffrances qu'il va endurer. Voilà sa déclaration d'appartenance à la caste des hommes forts. Avoir peur et le dire « dévirilise ».

Parallèlement à l'apothéose des « héros du ring », l'expérience des deux guerres mondiales retravaille pourtant profondément la question de l'héroïsme.

Il faudrait certainement repartir de bien avant pour comprendre ce qui se joue. Les *Mémoires* et *Journaux* de guerre, de campagnes ou de services militaires traitent d'une partie essentielle de l'identité masculine moderne. La nation française, qui, après la Révolution, démocratise l'activité militaire en instaurant la conscription obligatoire, la généralise à tous les citoyens mâles. En mobilisant ceux qui sont en âge et en état de combattre, elle exige une société virile. Aucune constitution physique n'empêche une femme de tirer au fusil, mais la conscription les exclut de cette condition sociale.

La conscription a consacré dans la société post-révolutionnaire la séparation géographique, affective et symbolique du fils et de sa mère. Elle isole les hommes du monde féminin et ne les rend à la société civile qu'après avoir tué d'autres hommes. Exposer son corps à l'ennemi et sa vie à la mort garantit par ailleurs la paix dans l'univers des femmes et des enfants. Les rôles de mère, d'épouse, de fille, de sœur tiennent les femmes à l'écart de la guerre, et donc du cercle des hommes. Elles sont aussi subordonnées à eux dans l'usage du récit guerrier où la violence est au cœur de l'identité. C'est dire que la compétence guerrière justifie la domination des hommes dans la société moderne, et, en France, le mythe du grognard, du poilu ou du « para » l'a établie sur des fondements nouveaux.

L'épopée militaire sert de mythe, où la conscience de défendre la patrie se subordonne à celle de défendre le courage, c'est-à-dire l'identité virile. Histoire réelle ou récit épique réservent les valeurs de la patrie à cet acteur et ce locuteur qu'est le soldat, guerrier ou militaire. Le destin de la nation, la victoire par les armes dépendent de son courage et sont liés au charme qu'exerce sur lui la perspective de défier la mort que peut lui lancer un adversaire, ici désigné comme l'ennemi de l'Empire ou de la Nation. Plus que tout autre, cet espace de récits devient un ciment qui lie les hommes sur le plan de la virilité. À des degrés divers, ils vantent ces rites d'initiation qui glorifient traits ou codes de la virilité. Ces récits tissent un lien auquel ne peut échapper quiconque veut rester honorable parmi d'autres hommes. La peur, la désertion, bref tout ce qui évoque le contraire de la bravoure, deviennent les puissances maléfiques – un imaginaire misogynne du féminin - qui menacent le combattant. À tout moment, les « forces féminines » le guettent, au moment où un appelé se « laisse aller comme une femme ».

Au XIX^e siècle, la virilité ne s'arrête pas à l'expérience de la guerre. Les lieux qualifient aussi l'appartenance au club des hommes. À l'auberge (lieu de passage et de boisson), à la buvette (qui sert aussi d'épicerie), dans la boutique du marchand de vin (attenante parfois à la forge), au cabaret (où l'on sert du vin et de la bière) ou au café (où il prend « sa p'tite goutte »), un homme de la campagne montre son indépendance. En ce lieu, le paysan comme le métayer aiment afficher un brin d'aisance, trinquer en compagnie, traiter gravement affaires et récoltes. Un ancien soldat ou un migrant de retour au pays, et qui tiennent leur culture « d'ailleurs », y mènent les débats.

Incapables de parler sans crier, les hommes s'attablent. Tout ce qui peut évoquer les silences contraints des offices religieux est systématiquement réprouvé ou persiflé. Le tumulte et le vacarme créent une ambiance où se donnent libre cours transgressions verbales et infractions gestuelles. Les clients fument souvent et crachent parfois dans la vapeur rousse des lampes qui embrument l'atmosphère, au grand dam des hygiénistes et des officiers de santé occupés à normaliser mœurs et usages dans les campagnes profondes.

Payer son écot, commander éventuellement un vin cher, cogner ses pièces sur la table, les faire cliqueter avant « de boire les autres », voilà autant de gestes qui posent un homme. Ici, les langues vont bon train : on daube les passants, on s'arrange entre compères, on lance des allusions salaces qui soulèvent des tempêtes de rires. Les puissants du coffre et les forts en gueule dominent les autres de leur voix. Gare aux voix flûtées, qui déchaînent l'hilarité et évoquent la confusion des sexes. Clefs de la sociabilité, les débordements de buveurs initiés portent la marque des réactions d'une virilité, agressive, revancharde, ou menacée. La montée de l'alcoolisme masculin va de pair avec cette sociabilité et produit des effets contrastés selon les ménages.

Les abus d'un mari peuvent conduire sa femme à prendre en main le ménage, et à contrôler ses excès : elle peut même lui faire perdre la face en l'extirpant de l'estaminet ou en lui interdisant publiquement d'y retourner. Le voilà privé de son entrée au club des hommes. Mais le plus souvent elle court le risque d'être battue comme plâtre par un mari aux aguets de tout ce qui menace sa réputation. Jusqu'à la Grande Guerre, une femme maltraitée, pourtant couverte d'ecchymoses accusatrices, ne peut sans risque retourner les coups. Car elle trahit ses obligations et nuit à la fonction d'époux ou de père.

Après la Grande guerre, le jeu commence à changer. On sait que c'est un moment-clé de l'émancipation féminine, avec l'accès des femmes à des métiers qui leur étaient jusqu'alors fermés. Mais il faut mesurer aussi ce qui se joue dans le champ de la virilité.

L'érection de monuments ou l'apposition de plaques gravées sur les édifices publics, sortes de panthéons disséminés sur le territoire national, ont institué le deuil jusque dans les moindres

communes de la République. Monuments et mémoriaux, cimetières militaires, flammes du souvenir, champs de bataille aménagés en lieux de pèlerinage vont honorer le *sacrifice* de la génération 14-18 (dite aussi « génération du feu »).

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, dans le contexte de la Résistance, la question est posée de donner aux femmes le droit de vote. Fin 1943, l'Assemblée consultative provisoire réunie à Alger appelle la Commission de la réforme de l'État et de la législation à préparer la refonte des institutions publiques. Albert Bosman Van Wolput, délégué par la Résistance métropolitaine, « *redoute de donner immédiatement aux femmes le droit de vote, sans éducation politique préalable, alors que les maris, éducateurs naturels, sont absents* ». Voilà qui rappelle que la femme est considérée comme une mineure, et qui confirme l'équivalence de la maturité politique et de l'identité masculine. Si les hommes sont « naturellement » majeurs en politique, les femmes doivent être instruites avant de devenir électrices. Le droit du défenseur armé de la patrie, le crédit du gardien vigilant de la cité et la clairvoyance du citoyen zélé composent le socle rhétorique de cette identité masculine.

Décisives, les séances du 22 au 24 mars 1944 sont révélatrices. Robert Prigent, qui siège au titre de l'Organisation civile et militaire, exprime la voix du Groupe des résistants indépendants. Il se fonde sur le statut du défenseur de la patrie : « *Sera-t-il dit toujours que l'on exigera de nos compagnes l'égalité devant l'effort et la peine, devant le sacrifice, devant le courage, jusque dans la mort sur le champ de bataille, et que nous mettrons des réticences (...) au moment d'affirmer cette égalité que posent des responsabilités civiques ?* » Ordonnée par les hommes, la guerre relève du sacré : dans l'acte de verser le sang ou de donner la mort se joue le destin d'une société. Puisque la politique décide de la guerre, toutes deux sont considérées comme étant du même ordre : n'est-ce pas la raison pour laquelle elles sont des prérogatives réservées aux hommes ? La participation des femmes brise cette frontière essentielle entre les genres.

L'époque contemporaine voit aussi le reflux de cette culture guerrière et des modes de constructions identitaires qui lui étaient associés. Les valeurs et pratiques apparues dans le sillage de Mai 68 poursuivent-elles cette évolution ou quelque chose de nouveau se joue-t-il ?

L'arrivée décisive des femmes dans le monde du travail, les droits qui leur sont reconnus et leur participation à la vie publique, participe de la même dynamique d'une rupture de la frontière entre les genres. Mais l'identité masculine est également bousculée par d'autres phénomènes, comme l'apparition dans l'espace public de l'homosexualité.

Durant les trente dernières années, la Gay Pride, sa visibilité festive, son inventivité improvisée ont interpellé le masculin sur son identité et suggéré l'urgence d'une érotisation du corps, expression de liberté, source de rapports humains. La sexualité est apparue comme une construction du sujet, ni déterminée par la biologie, ni définie a priori par les autorités sociales. S'y découvrent des plaisirs qui développent la connaissance de soi au fur et à mesure que se créeront de nouveaux modes de vie, autrement dit un art de vivre, selon l'expression chère à Michel Foucault.

La question : « Quel est le genre de mon objet de plaisir ? » en fait surgir une autre : « De quel genre suis-je, moi ? ». Cette seconde question est la plus cruciale, car qui d'autre que le sujet lui-même peut bien le dire ? Jamais le « problème » de l'identité sexuelle n'a atteint un tel degré d'intensité psychologique, jamais non plus le sujet ne s'est interrogé aussi radicalement sur lui-même et sur son pouvoir de se construire. Aléas et imprévus traversent une vie, au cours de laquelle se construit la personnalité. Le genre n'est pas un complément prédéterminé du sexe, il trouve sa place dans le cours des préoccupations vitales et sentimentales de chacun.

L'idée s'impose que nul ne peut assumer quelque identité que ce soit sans l'avoir construite, bref sans s'être lui-même accepté comme homme. Tant que l'identité masculine demeurerait un

principe de conformité à respecter, on passait à côté de la construction de sa personnalité. En un mot, un garçon n'est pas viril, naturellement parlant, il devient l'homme qu'il se construit au cours de sa propre existence.

Le sentiment d'appartenance à un sexe conditionnait jusqu'ici un équilibre psychologique : la division des tâches selon ce clivage et la priorité des hommes dans certaines d'entre elles structuraient dès le plus jeune âge la personnalité chez les garçons. Ils sont en passe de faire voler en éclats l'un des piliers de la vie sociale : la séparation des genres. L'historien s'interroge désormais sur les masculinités.

Propos recueillis par Richard Robert